

## LES ÉTRENNES

---

La charité veut que l'on donne aux pauvres,  
La vanité veut que l'on donne aux riches.

J'ai connu un honnête homme, un chrétien, — comme il en est beaucoup à Paris, quoiqu'on en dise, — lequel répandait autour de lui sur les indigents, non seulement la totalité de son superflu, mais encore une large part de son nécessaire. Eh bien ! cet homme, très profondément pénétré des croyances chrétiennes, était soumis périodiquement à un supplice effroyable. Durant les deux derniers mois de l'année, le spectre du premier janvier paralysait sa charité. Se croyant obligé par l'usage, par certaines relations sociales, il se privait de bonnes actions pour pouvoir suffire aux dépenses des étrennes. Ce qu'il souffrait alors dans son cœur et sa conscience, ne se peut exprimer. Et cependant, il n'osait rompre ouvertement avec l'horrible tyrannie de l'usage.

Un jour de décembre, une sœur de charité, accoutumée à son bon accueil, vient frapper à sa porte.

— Ma bonne Sœur, lui dit-il d'un air embarrassé, je ne puis aujourd'hui vous rien donner ; toutes mes ressources ont leur destination arrêtée irrévocablement. J'ai mes pauvres.

La sœur leva sur lui ce clair et doux regard que possède seule la sainteté. Puis elle s'inclina, dit quelques gracieuses paroles et descendit l'escalier.

Ah ! oui, j'ai mes pauvres, dit en lui-même le malheureux homme demeuré seul, en proie à un grand trouble intérieur. J'ai mes pauvres : ce sont les riches. Pauvres pleins d'avidité, qui veulent des coffrets, des dentelles, des bonbons exquis....